

REPORTAGE

REPORTAGE

Ses plus belles photos prises lors de son service militaire sont exposées au musée du Val-de-Grâce Quand le bidasse Depardon mitraille

« Ce service militaire a été déterminant pour la suite »

Un Tour de France d'un pays au cœur des Trente glorieuses, fier de son armée, de ses habitants et de sa technologie naissante. C'est l'objectif de Raymond Depardon à travers son expo au service de santé des armées.

Olivier Bohin
olivier.bohin@centrefrance.com

Des enfants rigolards dans l'enceinte d'une caserne semblent échapper du film de Truffaut, *Les 400 coups*. Une dame est admirative devant les prouesses d'un aspirateur au salon parisien des arts ménagers. Un soldat surpris en pleine manœuvre dans un bosquet par un agriculteur haut perché sur son tracteur... Ces clichés, tendres, parfois drôles ou spectaculaires figurent parmi les préférés de Raymond Depardon qui, jusqu'au 31 janvier au Musée du service de santé des armées à Paris, dévoile pour la première fois au grand public ses plus beaux clichés noir et blanc (et quelques couleurs) réalisés lors de son service militaire. 18 mois à part (entre 1962 et 1963) dans la vie de celui qui n'est pas encore le créateur de l'agence Gamma, le reporter des missions en Afrique, le réalisateur de fiction (*La Captive*) comme de documentaires majeurs (*New York, New York*) ou le photographe du portrait officiel du Président François Hollande.

« Ses photos se révèlent avec le temps »

En 1962, la France sort à peine de la guerre d'Algérie avec la signature des accords d'Évian, le porte-avions Foch fait ses premiers essais en mer, les yéyés enregistrent leurs premiers disques, un certain Édouard Leclerc lance sa première épicerie discount... et Raymond Depardon a 20 ans. Il n'est pas chaud pour rester 18 mois dans une caserne, à faire le guet dans la guérite d'une caserne. Après 4 mois de classe, « à s'ennuyer » à Sarrebourg, ce fils de cultivateurs de Villefranche-sur-Saône est déjà un photographe prometteur, pigiste de l'agence Dalmas. Son patron le pistonne pour entrer au magazine des forces armées (*Tam*). Et là, le brigadier Depardon va mitrailler avec son inséparable Rollei-flex... « C'est le même appareil que j'ai utilisé pour la photo officielle de François Hollande lorsqu'il est devenu président de la République ».

Sur les 2.000 photos réalisées, 70 sont accrochées aux cimaises du musée du Val-de-Grâce, niché dans la quiétude d'un cloître du XVII^e siècle.



REGARD. Raymond Depardon explique que sa période de bidasse photographe a été déterminante pour la suite de sa carrière. « Déjà à l'époque, je n'aimais pas la photo de guerre. Très jeune, j'avais déjà vu pas mal de misère. C'est l'humain qui me passionne. Le modèle doit être ni trop près ni trop loin. ». PHOTO : OLIVIER BOHIN

L'expo de ce Tour de France des champs et des villes, de la vie sous les drapeaux et du quotidien des civils, révèle « une France dans une période charnière », dit-il. « Il y avait une espèce d'insouciance. On est autant fasciné par l'uniforme que par le nouvel aspirateur ou une petite voiture type Renault 4 CV ou Dauphine ».

Commissaire de l'exposition, Cristina Baron explique : « C'est une exposition à la fois artistique et historique. L'objectif de cette expo est de montrer le travail de Raymond Depardon alors qu'il n'est pas connu. On le montre dans un cadre militaire qui lui donne beaucoup de liberté. C'est une époque charnière dans la communication nouvelle des armées. Là, on va changer d'angle pour renouer avec la société civile, retisser le lien armée-nation reprenant les codes que connaît le grand public à

travers l'exemple de *Paris Match* ».

Avec des figures médiatiques comme l'homme de communication, Jacques Seguela, et les journalistes Philippe Labro ou Roger Théron, Depardon devient l'un des artisans de la refonte de la revue *Tam* qui, elle aussi, joue la carte du poids des mots et du choc de ses photos.

On assiste aussi « à la naissance d'un auteur de la photographie, révélant toutes les composantes du creuset de la société. Il y a un lien entre ce qu'il fait dans les années 60 et la suite de sa carrière. Bien qu'elles répondent à une commande, ses photos sont déjà extrêmement fortes ».

Et de citer au top des clichés, celui de l'ex-quartier général de l'Otan à Roquancourt. « On n'est ni dans la séduction ni dans la photo facile. Ses photos se révèlent avec le temps. »

« Libre, je ne faisais pas de propagande »



OFFICIEL. Invité dans tous les hauts lieux militaires, les porte-avions ou les sous-marins, le soldat Depardon n'en oublie pas pour autant sa sensibilité. C'est vrai qu'il travaille pour une revue du Ministère de la Défense (*Terre, Air Mer*), mais son regard reste libre, revendique-t-il. « J'avais carte blanche, je ne crois pas que c'était de la propagande. Je travaillais avec un journaliste. Cela a toujours bien fonctionné ». Il retient volontiers ces images de déploiement de forces, sur terre, dans les airs ou sur mer. « Il y avait un côté américain, mais pas trop, même si parfois je prenais des angles qui donnaient de l'importance au sujet ». Au-delà du côté officiel, Depardon retient « la fraternité entre les militaires ». L'humain, en somme.

REPERES

6 juillet 1942
Naissance de Raymond Depardon à Villefranche-sur-Saône (Rhône).

1956
Son père lui offre son premier appareil photo (un 6X6).

1958
Apprenti reporter photographe à Paris, chez Louis Foucherand.

1962
Photographe à la rédaction du magazine *Tam* (Terre, Air, mer) dans le cadre de son service militaire.

1958
Apprenti reporter photographe à Paris, chez Louis Foucherand.

1966
Créateur de l'agence Gamma.

1974
Premier long métrage sur la campagne présidentielle de Valéry-Giscard d'Estaing.

1978
Quitte Gamma pour Magnum.

1995
César du meilleur documentaire pour *Délits flarants*.

2016
Film *Les habitants*.

2019-2020
Exposition de ses photos de bidasse, au musée du service de santé des armées, école du Val-de-Grâce. 1, place Alphonse-Laveran à Paris (5^e arrondissement). Du mardi au jeudi et le week-end, de 12 à 18 heures. Jusqu'au 30 janvier. Tarifs : 5 €.



CLICHÉS. Le bidasse Depardon révèle la France des Trente glorieuses avec de multiples facettes et ce souci de révéler son humanité et parfois sa drôlerie. PHOTOS RAYMOND DEPARDON

Très tôt, le jeune Raymond Depardon a su qu'il ne reprendrait pas la ferme familiale.

■ **Avoir ses photos exposées au Val de Grâce, est-ce une belle reconnaissance ?** Je n'aurais jamais pensé que mes photos prises à l'Armée soient présentées dans un musée. Mais c'est un lieu à part, un bel endroit, car nous sommes au Val de Grâce, c'est une école de médecine. Je suis ravi que les musées s'ouvrent aux photographes. On est longtemps restés aux portes des musées, la peinture et les arts contemporains avaient la priorité. Mais cela a changé.

■ **En étant photographe sous les drapeaux, avez-vous eu le sentiment de faire un service militaire pas comme les autres ?** Cela a été déterminant pour la suite de ma carrière. À 18-19 ans, je voulais déjà réussir dans la photo, alors que j'avais peu d'expérience. Mon héros n'était pas Cartier-Bresson mais Capa. La bonne photo, c'était d'être près des gens. S'il y avait eu une rupture avec un service de 18 mois sans faire de photo, je

n'aurais, peut-être pas, poursuivi dans cette voie. À l'armée, je faisais déjà tout ce que j'aime : photographier l'être humain, pas trop loin, dans son cadre.

■ **Vos parents n'ont-ils pas été déçus de ne pas vous transmettre la ferme familiale ?** C'était un peu terrible pour eux, mon frère a finalement succédé à mes parents. Ils ont vite compris que je n'allais pas reprendre la ferme, ils voyaient bien que je n'étais pas fait pour être paysan. Cette passion venait, peut-être, d'un grand-oncle, Marius, qui était curieux, achetait les journaux. J'avais en commun avec lui la curiosité.

■ **Vous êtes plus noir et blanc que couleur ?** Effectivement, mais je me force parfois. Certains clichés de l'exposition sont en couleur. J'aime bien la couleur de certains pays, comme ceux d'Orient. Et puis, les préfectures françaises, il faut aussi les voir en couleur, tout comme les cafés, les PMU.

■ **Vous restez fidèle à la photographie avec une pellicule argentique.** Cette expo est un hommage à l'argentique. De toute façon, j'aime bien

ne pas voir tout de suite ma photo, ce côté mystérieux, magique.

■ **Vous êtes toujours en vadrouille, l'appareil photo en bandoulière.** Ce que je garde de ce métier, c'est de m'avoir sorti de moi-même. J'étais taiseux, j'arrivais de ma ferme, j'étais un migrant. Grâce à la photographie, je me suis ouvert sur le monde, je suis devenu un voyageur. J'aime aller à la rencontre des gens, leur parler.

■ **En tant que bidasse-reporter, quelles sont les régions que vous avez le plus appréciées ?** La Bretagne, l'Auvergne... Mais aussi le Mont Blanc. Cela m'a permis aussi de désacraliser le voyage. Quand on était bidasse, on était aussi un routard.

■ **Pas de regret sur la suppression du service militaire ?** Il faudrait, peut-être, trouver un nouveau dispositif. Le service militaire, c'était le seul endroit avec des habitants de banlieue, de province et de la grande ville. J'ai beaucoup appris, mais on ne peut plus revenir en arrière. Je ne dis pas : "C'était mieux avant".

Propos recueillis par Olivier Bohin



LUMIÈRE. Les photos sont révélatrices d'une époque, témoignant du regard déjà personnel d'un bidasse devenu auteur.



AMBIANCE. Les photos dépeignent une époque, celle d'une France en pleine reconstruction, ayant retissé le lien armée-nation.